

DISCOURS

de

M. PIERRE LYAUTEY

prononcé à la séance solennelle de 1962

« DE VENISE, DE TOLEDE, DE BAALBECK A METZ »

L'Académie nationale de Metz a, depuis longtemps, décidé de rendre hommage à Maurice Barrès. Tout à l'heure, son président s'est rendu en pèlerinage à l'hôtel de la « Ville de Lyon », où séjournait celui que nous célébrons aujourd'hui, à l'église Saint-Maximin, où l'auteur de « Colette Baudoche » aimait évoquer Bossuet. Puis, ensemble, nous nous sommes arrêtés auprès de la cathédrale et nous songions à ces mots du romancier : « La lumière sur les prairies a la jeune noblesse du regard de Colette. » Déjà, monsieur le président, nous nous étions trouvés ensemble sur la Colline inspirée, le 30 septembre. Plusieurs milliers de Nancéiens, de Meusiens, de Vosgiens, de Parisiens contemplaient aux horizons le Grand Couronné, les Hautes Vosges de Donon à Bussang, les échappées vers la Saône. L'histoire de France se lisait sur le terrain : les chevauchées de Jeanne d'Arc dans les forêts voisines de la Meuse et la victoire de De Castelnau entre le Sanon et le piton de Borville. Ce paysage incarnait ainsi les assises successives d'un monument élevé à la gloire de la France. Dans cet hôtel de ville, nous nous rappelons, n'est-ce pas, les mots du grand patriote : « Ici, on s'est fatigué pour une gloire, pour une patrie, pour une civilisation. »

Nous devons d'abord mettre nos pas dans ceux du premier Barrès, le rédacteur des *Taches d'encre*, de la *Cocarde*, du *Voltaire*. Mince et svelte, il avait une nonchalance apparente, une longue mèche noire accentuait ses traits. Son dédain du conformisme, sa désinvolture lui avaient valu l'audience de la nouvelle vague d'alors. Il désirait le libre essor de toutes ses facultés et voulait don-

ner un sens complet au mot exister. Dans la trilogie du Culte du Moi, on doit lire *Sous l'œil des barbares* et le *Jardin de Bérénice*, mais *Un homme libre*, le séjour de méditation à Saint-Germain, la soirée d'Haroué nous révèlent l'influence de la Lorraine. Bientôt, sa brillante campagne électorale à Nancy, lors du Boulangisme, le mettra en vedette. Il prendra plaisir aux violences des passions, aux sentiments élevés à leur paroxysme. Le nationalisme deviendra son grand thème, car il avait compris qu'à trente ans il fallait faire un choix entre les mirages et les disciplines.

C'est en Italie qu'il fait son premier voyage, suivant ainsi la trace de Callot et de Claude Gelée. L'Italie devait lui donner le moyen d'exprimer son désir d'une beauté surnaturelle. Il admirait alors, comme le fit Claude Gelée, « cette Rome jamais courbée, impériale au milieu des ruines ». Dans ce « jamais courbée », on retrouve un de ses préceptes : « La protestation est le génie de notre race. » Ici, tout est haussé d'un ton, dit-il. Il recherchera des leçons d'énergie. A Parme, il retrouve le Fabrice de Stendhal : « Ivre du désir d'agir et de prouver son énergie aux côtés du grand Napoléon ». Il qualifie la chapelle des Médicis de « réservoir d'énergie immortelle », il admire les bronzes puissants du Bargello ainsi que Michel Ange « qui jette dans l'existence des êtres vainqueurs ».

Son premier voyage en Espagne date de 1892. « A la pointe extrême de l'Europe », tel est le titre de son article paru dans le *Journal*. Don Juan l'intéresse aussi et il l'étudie en 1894 dans la *Libre parole*. Il songe à l'homme qui, dans une sinistre vision, assistait à ses propres funérailles, puis fit pénitence et sollicita son admission dans l'ordre de la Caridad ; celui que les femmes les plus passionnées ne purent fixer malgré leurs pleurs, dit-il, est aujourd'hui le prisonnier des vierges froides. Certes, il admire la beauté des cigarreras. L'impression qu'elles laissent ne saurait s'évaporer, il en va de même du parfum laissé dans un flacon par les œillets, les basilics et les jasmins tressés aux jardins d'Andalousie.

Il s'est plu à rechercher les influences qu'avaient exercées sur l'imagination de Victor Hugo les récits de son père, le général ; Maurice Barrès, de même, relit avec piété les souvenirs de son grand-père sur la campagne d'Espagne. Mais c'est à Tolède qu'il trouvera l'énergie qu'il souhaite. Les ruines d'une maison maures-

que auprès du Tage lui apparaissent comme un cri dans le désert. C'est une de ces cigerrales où Tierso de Molina évoque des réunions de causeurs analogues aux sociétés que Boccace a vues dans les villages de la campagne florentine, analogues aussi à nos couarails. Delrio, le principal personnage de l'« Amateur d'âmes » avait d'abord songé à demeurer auprès des jardins aux syllabes chantantes du lac de Côme, mais il préfère cette côte sauvage où « seuls de maigres ânes pâturent parmi les branches dures et sèches d'un genêt fortement parfumé ». Barrès aime l'indigence du désert sublime où Tolède a bâti son trône. A six heures du soir, Delrio et Pia sortent ensemble, vont s'asseoir sur un banc disposé sur ce balcon qui domine le Tage et admirent « ce paysage noble et désert comme la mer, immobile comme un cimetière ». Il analyse sa compagne. D'où tenait-elle, dit-il, ce sentiment d'abandon, cette soumission à la destinée qui, sous le nom de doctrine de la Grâce, est dans le cerveau espagnol une survivance évidente du fatalisme oriental. Delrio et Pia lisent ensemble les pièces les plus romanesques du théâtre espagnol, le *Ruffian heureux* de Cervantès, le *Damné pour manque de foi* de Tierso de Molina. Pia est déjà fort différents de Bérénice. « Tu étais chez nous à Arles toute en nuances, une petite fille française, une racinienne, Tolède t'accentuera ». Delrio et Pia apprécient d'abord les âpretés de la Castille, puis les sensualités de l'Andalousie. L'idée de la mort, de la libération par la mort obsèdent déjà Barrès. En quittant Grenade, Pia observe les pulpes blanches des fleurs de magnolia. La souffrance fait éclore quelques boutons. Ces masses somptueuses ainsi défaites sont un objet de méditation et d'admiration.

Mais Barrès aime Tolède pour le Greco et le Greco pour Tolède. Les plus nobles désirs des Tolédans s'étirent vers le ciel ; le Greco s'attache à la représentation des âmes et ses personnages sont des flammes.

A Avila, silencieuse, parfumée par la cendre de sainte Thérèse, Barrès remarque que des cierges se consomment en adoration perpétuelle dans plus de deux cents couvents. Mais la cathédrale de Tolède affirme son autorité jusqu'à devenir implacable. Tout proclame ici le triomphe de l'orgueilleuse église militante, car les dogmes catholiques sont la pensée constante de l'Espagne. Il reviendra

souvent et entendra les chansons, les malagenas « à peine tombés dans l'air lumineux les premiers sons d'une malaguena, la nature et notre âme se redressent et fleurissent ».

Evoquons alors deux grands poètes, Maurice Barrès et Mme de Noailles. Leurs élans nous valent de sublimes créations.

Ah, pourquoi donnez-vous douceurs inanimées
Le sens de l'éternel au corps qui doit mourir

et rappelons les vers inspirés par l'Espagne.

Comme j'entends déjà l'irritante cadence
De l'Espagne farouche et tintante qui danse
Qu'une immense folie appelle, courbe, entraîne
Au bord tumultueux et bruyant de l'arène.
O saveur de la pauvreté,
Sous le ciel des guerriers des trônes et des infantes
Dans le brasier bleu de l'été.

En Grèce, Barrès recherchera surtout nos aïeux et les ducs d'Athènes. Le Taygète, sa force et sa grandeur préfigureront la *Colline inspirée*. Au Liban, après avoir évoqué Adonis dans son val, « l'une des plus violentes poussées de l'esprit », les dieux morts de Baalbeck, il passera ses journées à visiter nos œuvres, nos missionnaires et leur apostolat.



Tous ces enrichissements vont s'accorder avec la Lorraine. Pour comprendre l'œuvre barrésienne, il faut analyser comment, le long de la Moselle, s'est fondu tout ce qu'il avait été chercher en Espagne, en Italie, en Grèce, en Orient. « Au pays de la Moselle, je me sens comme un geste du terroir, comme un instant de son éternité, comme l'un des secrets que notre race à chaque saison laisse émerger en fleur, et si j'éprouve assez d'amour, c'est moi qui deviendrai son cœur. »

Au lendemain de son élection au 1^{er} arrondissement de Paris, il fait retraite et choisit Domremy afin de s'y recueillir. Cette démarche, dit-il, le placera sous un signe beau et noble. J'ai été en pèlerinage à l'Hôtel de la Pucelle, j'ai relu les pages poétiques du

« Mystère en pleine lumière » et ses méditations auprès de la mince rivière. Il se demandait s'il pourrait, dans la vie fiévreuse de la politique, cultiver quand même son moi spirituel. Il voulait effectuer une fusion entre son labeur parlementaire et son travail littéraire. Il éprouvait à la fois un bonheur profond de son succès et un scrupule. Il aspirait à une unité après quelques jours de méditation. Il définissait ce qui le soutenait, il s'agissait de protéger, d'augmenter l'énergie héritée de ses pères.

Certes, la colline de Sion-Vaudémont obsède Barrès depuis ses premiers écrits. Dès son enfance, il a été rechercher les traces des temples de Mercure et de Rosmerta. Il a remarqué qu'avec les débris des constructions romaines, on avait construit le pèlerinage aussitôt rattaché au premier évêché de Toul, ainsi que la tour de Brunehaut. Il aimait se promener au bois du Plaimont, contempler le poirier du Sotré, qui fut jadis un gibet, s'arrêter à la croix de sainte Marguerite élevée en 1622 et regarder ce ravin, le saut de la Pucelle, ainsi que les étoiles projetées sur le sol par la Vierge.

A la mort de ses parents, il a noté : « C'est ici qu'est ma destinée, ma nécessité, de là mon nationalisme et les Amitiés françaises. » Le voici donc parvenu à l'étape décisive. Dans les « Bastions de l'Est », voici « Au service de l'Allemagne », alors qu'Ehrmann entend dans la grande forêt vosgienne un chant français qui se lève. Les plateaux désencombrés de l'arrondissement de Château-Salins et de Sarrebourg, des rives de la Sarre, la région des étangs ont trouvé en lui leur peintre et leur évocateur.

Jusqu'ici, dans *Du sang, de la volonté, de la mort*, dans *Amori et dolori sacrum*, il a eu l'art d'assembler les sons et de conduire les rythmes. Sa prose est devenue musicale et colorée, sa phrase a une beauté solide, une splendide sonorité. Mais *Colette Baudoche* va lui donner l'un de ses plus grands thèmes. Bérénice, Pia, ont été pour lui des sujets d'enchantement à Arles et à Grenade. Mais en méditant à Domremy, il a conçu le rôle de Colette. Lors de l'inauguration du monument élevé sur le signal de Sion-Vaudémont, M. Vautrin, alors maire de Metz, et j'entends encore sa voix, nous a lu la lettre qu'il prêtait à Colette Baudoche. « Mais il convient d'apporter dans la réalisation de notre rêve de réconciliation la mesure et la prudence dans lesquelles Barrès se plaisait à recon-

naître les qualités de notre terroir. Je crois bien connaître les besoins de la France si j'en juge par mon amour pour elle. » Colette et sa mère se promènent « au milieu des saules d'argent, des petits bois si doux et si pacifiques, dans ce facile paysage aux croupes arrondies avec juste un petit clocher pour lui donner du piquant. Sur les pentes du plateau où les écorchures montrent une terre ocreuse et terreuse, des pêcheurs, des mirabelliers, et quelques groupes de noyers font flotter de la fantaisie au-dessus des vignes mouillées. Cette campagne, la vôtre, a été nuancée, pétrie par les cultures, par les hommes et par les siècles. Les larges couleurs profondes que cette terre prend parfois le soir s'accordent avec les vertiges éprouvés et calmes de la nation. »

Jour après jour, Asmus subit l'influence du pays messin délicieux de souplesse pour être finalement transporté d'émotion par la place Stanislas, « construite par les ouvriers de la Lorraine qui s'étaient appropriés la fleur des ouvrages classiques de la France et de l'Italie ».

Pendant la guerre, Maurice Barrès devait être, grâce à ses articles et à ses chroniques, l'un des artisans de la victoire. S'élevant au-dessus des doctrines, respectueux de toutes les croyances, il rendait pieusement justice à tous les héroïsmes quel que soit l'idéal qui les ait inspirés. « Les sources cachées où s'abreuvent dans tous les siècles les héros s'étaient remises à jaillir », déclara Barrès en traçant pour les écrivains une médaille symbolisant la victoire assise sur un socle, tenant à la main une couronne immortelle avec l'épithète : « J'ai cru, et c'est pour cela que j'ai parlé et que je suis mort » : *Credidi propter quod locutus sum et mortuus*.

Au soir de sa vie, il devait s'attacher aux grandes œuvres nationales. « La grande pitié des églises de France », « Pour la haute intelligence française ». Il constate le rôle des laboratoires et de l'industrie dans la victoire. Il s'attache à la mise en valeur du cerveau français par l'investigation et la découverte scientifique. Il veut créer des centres d'enthousiasme. Dans notre pays de Lorraine, tantôt champ de bataille, tantôt trait d'union, de nouvelles destinées industrielles vont se révéler à la France. Ce rôle, Maurice Barrès l'a pressenti. Déjà en 1915, il déclarait : « Nous élargirons notre nationalisme », et appréciait en Goethe le conciliateur de la

pensée germanique et latine. Dans d'ultimes notes de ses *Cahiers*, nous trouvons en outre cette invocation qui est une grande vue d'avenir : « Ah, si j'avais pensé l'Europe comme j'ai pensé la France ». Enfin, en 1922, après avoir analysé en Allemagne les différences spirituelles des provinces de l'Est et de l'Ouest, il ajoutait : « Il se constitue une sorte de bloc Atlantique ». Quelle prescience !

Il aimait à rappeler le vocable de l'un de nos frontons : « Si nous avons paix dedans, nous avons paix dehors ». Le Barrès des Familles spirituelles de la France avait cette force d'intelligence et cette force de sentiment qui soudent une nation. Aussi, son message en ce siècle de sciences conquérantes nous est-il précieux. De Metz à Thionville, des milliers d'hommes œuvrent sur les rives de la Moselle pour forger une France industrielle et prendre la tête de ce continent. Plus que jamais, nous avons donc besoin des leçons données par le professeur d'énergie. C'est à Metz que doit se recueillir ce message. « Il n'y a pas, dit-il, de ville qui se fasse mieux aimer, elle séduit d'une manière plus profonde, c'est une ville pour l'âme, pour la vieille âme française. »

*

**

*La présentation de M. Pierre Lyautey
avait été faite en ces termes par le président Saur :*

Le nom illustre que vous portez, monsieur, me dispenserait de toute présentation à un public lorrain. Je ne puis, cependant, avant de vous donner la parole, ne pas rappeler les principaux traits de votre vie et de votre œuvre, toutes tournées vers le service de la Patrie, vers les observations de politique extérieure et de politique économique, d'histoire aussi. Après des voyages aux pays du Moyen-Orient, vous condensez ces observations dans des livres, tous importants et tous honorés de l'accueil chaleureux de la critique et de vos nombreux lecteurs ; certains sont distingués par des lauriers de l'Académie française.

Vos études classiques sont couronnées par la licence de Droit et par le diplôme de l'École des Sciences Politiques en 1913. La Première Guerre mondiale vous arrache à vos travaux et vous

Guerre mondiale vous arrache à vos travaux et vous jette dans le jette dans le tumulte d'une campagne dont vous rapportez deux citations, à l'ordre de l'Armée, notamment à la Maison du Passeur.

De 1921 à 1923, vous accompagnez le général Gouraud, haut-commissaire de France en Syrie et au Liban, comme chef de son cabinet civil. Vous en ramenez la matière d'un livre prenant : *Le drame oriental et le rôle de la France*, orné d'une préface de Maurice Barrès.

Vous vous consacrez ensuite, avec la passion de servir, à des *économique*, puis à la politique d'outre-mer, et nous voyons paraître : *L'Empire colonial français, Chine ou Japon, Révolution américaine, La révolte du Mexique, Survol des Amériques*.

De 1933 à 1939, quelques grands journaux quotidiens et des revues périodiques publient de nombreux articles sous votre signature. Plus de deux cents conférences à Tokyo, Shanghai, New York, Mexico, Rio de Janeiro, Beyrouth, Sofia, etc., présentent la France à des auditoires étrangers.

La Seconde Guerre mondiale vous voit reprendre du service malgré votre âge et suivre la campagne de Tunisie et celle d'Italie sous le général puis maréchal Juin ; la campagne de France et celle d'Allemagne vous rapprochent du maréchal de Lattre, et vous ajoutez trois citations à celles qui, déjà, ornent votre poitrine. Vous êtes fait commandeur de la Légion d'honneur et honoré de la Distinguisheid Service Cross américaine.

La liste de vos livres s'allonge. Vous vous consacrez à l'Orient : *Duel en Orient, Les révolutions du Proche-Orient, Iran secret*. Un des derniers, qui rassemble *Les plus belles lettres du maréchal Lyautey*, m'a rappelé la lecture intégrale que j'avais faite, en mes jeunes années, des *Lettres du Tonkin et du sud de Madagascar*, des *Lettres de Madagascar* et *Des paroles d'action*.

Ce bagage très important vous ouvre les rangs de l'Académie de Stanislas, à titre de membre correspondant, je vous y ai entendu plusieurs fois. Il a aussi — c'est peu de chose pour vous —, c'est considérable pour mes confrères, pour cette assemblée et pour moi-

même — il a motivé l'appel que mon prédécesseur vous a adressé et que vous avez eu la bonté d'accepter : venir à Metz parler de Barrès à l'occasion du centenaire de sa naissance et au cours de la séance solennelle annuelle de l'Académie nationale de Metz. Vous étiez désigné à ce choix par votre ouvrage sur « Claude Barrès, un héros révolté » et par Barrès lui-même, qui écrivait en juin 1923, dans sa préface du *Drame oriental* : « La France a besoin, pour une tâche magnifique, pour un programme tout renouvelé et compliqué, que les énergies se multiplient et que la jeunesse déborde de foi. C'est ce que la France trouvera ! Ce livre, tout bouillonnant d'idées et d'aspirations, en est un des signes. Bon succès, bon travail, mon cher Pierre Lyautey. Je suis heureux de mettre ici mon nom auprès du vôtre, et ma main dans votre main. »

C'était un émouvant adieu !

Vous prenez la parole, monsieur, pour nous entretenir

De Venise, de Tolède, de Baalbeck à Metz.

H. SAUR.
